Copie

Société
DE
Géographie

10, AVENUE D'IÉNA
PARIS (XVIe)

TÉLÉPHONE : PASSY 21-49
CHÈQUES-POSTAUX 28192

Paris, le 3 Octobre 1933

Cher Monsieur,

Je suis très heureux de vous communiquer, ainsi que M. HEYBROCK m'en a chargé, le passage ci-joint de sa lettre :

" Dans le Caucase j'ai exécuté quelques ascensions nouvelles " et mesurements. Dans le Massif du Kazbek j'ai nommé à ce " propos un point "Tusse Casteret" d'après le jeune savant fran- " çais (Mr. Norbert Casteret). Ce point est situé dans la branche " est du Pik Ortzféri, vis-à-vis et au sud du sommet du Kazbek. " L'altitude provisoire est de 3905 m. Je vous prie de bien vou- " loir communiquer ceci à votre société et à Monsieur Casteret. " Une note précise avec photo suivra encore plus tard."

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Le Secrétaire Général :

G. Grandidier

L'adresse de M. Werner HEYBROCK est :
Tornquist Str. 3 pt.
Hamburg 19

M. Norbert CASTERET

PRIÈRE D'ADRESSER IMPERSONNELLEMENT TOUTE LA CORRESPONDANCE AU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

Archives CASTERET
Capù
P4

N° 4 TOME LXIII Avril 1935

La Géographie

TERRE - AIR - MER

REVUE MENSUELLE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
de M. G. GRANDIDIER
Secrétaire général de la Société de Géographie

EXTRAIT

WERNER HEYBROCK

Les dénominations de quelques points inconnus dans la région de Kazbek du Caucase Central

PARIS
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
10, AVENUE D'IÉNA, XVI°

LIBRAIRIE DE PARIS
FIRMIN-DIDOT ET C^ie^, ÉDITEURS
56, RUE JACOB, VI°

Les dénominations de quelques points inconnus dans la région de Kazbek, du Caucase Central.

La région de Kazbek, une des plus belles et des plus grandioses contrées de toute la haute chaîne du Caucase, est encore aujourd'hui assez peu connue, même du côté oriental par où passe la grande route caucasienne, la chaussée militaire géorgienne, qui relie les deux villes de Wladikawkaz (à présent appelée Ordshonkidze) et Tiflis.

Après avoir exploré le massif de l'Elbrouz, qui fait partie de la chaîne du Caucase Central, j'ai visité la région du Kazbek, en août 1933, où je me suis livré à des travaux scientifiques.

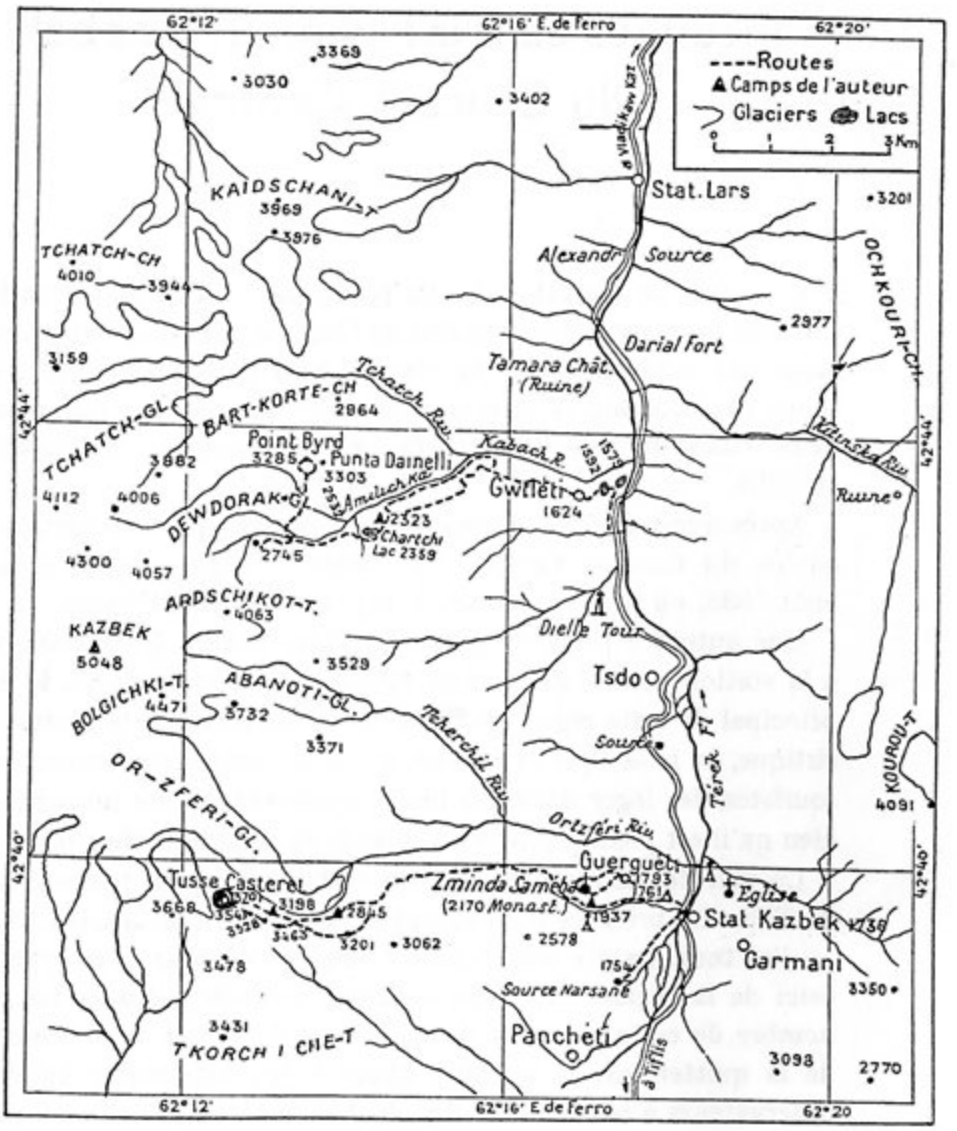
Une auto me porta en moins de deux heures de Wladikawkaz à la station postale de Kazbek-village; de là, je traversai le fleuve principal de cette région, le *Térek*, pour me rendre à la station touristique, la base *Opté de Kazbek* qui a été créée pour conseiller les touristes, les loger dans des tentes spacieuses et les nourrir, aussi bien qu'il est possible, dans un endroit du monde si éloigné de tout.

Le chef de cette station était, à cette époque, un jeune géorgien de Tiflis. La présence d'un européen occidental excitait la curiosité, — j'ai toujours été seul pendant tout ce voyage, ainsi que dans celui de la région d'Elbrouz, — aussi, avais-je toujours un grand nombre de curieux autour de ma tente : il m'était donc impossible de la quitter, car la moindre absence pouvait inciter un de ces observateurs à me voler un des objets personnels que j'avais gardés avec moi, car les instruments scientifiques et autres objets de valeur, avaient été donnés en dépôt par moi-même au chef de la station.

Guerguéti, monastère Zminda Saméba, fontaine de Narsane.

Le lendemain de mon arrivée, je fis une excursion dans les environs, en compagnie d'un hongrois qui venait de Moscou et allait sur les bords de la mer Noire, en visitant le Caucase.

Nous avions l'intention de nous approcher du glacier d'Ortzféri, au pied du mont Kazbek, car je désirais en évaluer la hauteur, mais le mauvais temps ne nous a pas permis de réussir; nous avons



traversé Guerguéti, village à terrasses, si caractéristique au Caucase, nous y fûmes suivis par une foule d'enfants bruyants.

Les habitations sont si étroites et si rapprochées, que le toit de l'une est en même temps la cour de l'autre.

La population est de race géorgienne, les conditions de vie des autochtones sont assez précaires, ils ne possèdent — seul bien

n'appartenant pas à l'État — que quelques moutons, quelques chèvres, un peu de gros bétail et un petit champ de pommes de terre et d'orge.

Leur religion était, autrefois, le christianisme; depuis, la révolution a bien laissé des églises, quelques prêtres avec la liberté d'exercer leur culte, mais les gens, surtout les jeunes, ont perdu l'habitude d'assister aux offices religieux; l'explication de ces absences est sans doute parce qu'il n'y a pas de dimanches officiels en Russie : seul le sixième jour est considéré comme férié, ou tout au moins, jour de repos.

Continuant notre excursion, nous nous sommes rendus sur un plateau dépassant de quelques centaines de mètres l'*Opté de Kazbek;* nous prîmes alors un petit repos.

Une rafale de pluie torrentielle nous surprit, un froid intense nous envahit, la chaîne de montagnes fut enveloppée d'un brouillard de plus en plus dense.

Devant un tel temps, il nous fallut renoncer au plan que nous nous étions tracé et rentrer au camp; nous nous y décidâmes en nous proposant de nous arrêter au monastère de Zminda Saméba, situé sur un promontoire, près de la terrasse où nous nous trouvions.

Ce monastère est à présent abandonné et se trouve dans un grand état de délabrement, seule la tour possède encore ses cloches.

Les deux établissements principaux sont munis d'ornements intéressants — bas-relief et fresques — traités dans le goût chrétien oriental; malheureusement la beauté de cet ensemble a beaucoup souffert des déprédations de toutes sortes dues aux excursionnistes russes.

L'altitude du monastère (2.710 m.) a été déterminée par des topographes russes, il y a plusieurs années; ce fut une occasion pour nous de contrôler la précision de nos propres instruments.

Le lendemain, le temps étant encore pluvieux et nuageux, nous sommes allés à la source Narsane, située à 2 ou 3 kilomètres de l'Opté, sur le flanc gauche de la vallée du Térek, au milieu de rocs schisteux.

La source Narsane est, en réalité, formée de plusieurs petites sources; les eaux de certaines contiennent beaucoup d'acide carbonique, qui sort en des myriades de petites bulles extrêmement fines. L'eau est d'une température de 15° et les habitants des alentours s'y livrent aux joies de la natation.

L'altitude de cette fameuse fontaine est de 1.754 mètres, les

habitants de Kazbek-village, de Guerguéti et de plusieurs autres petites localités s'y fournissent en eau potable.

Sur le chemin de la source Narsane, à la sortie de Kazbek-village, se trouve une fontaine où les femmes et les enfants puisent également de l'eau.

Tusse Casteret 3.701.

Le soir du même jour, mon compagnon hongrois tomba malade, résultat de la rafale de pluie du jour précédent; je le quittais à regret, le laissant sous le contrôle peu sûr d'un médecin indigène d'Opté, pour me rendre en amont dans la montagne, en prenant un chemin que je ne connaissais pas.

A la nuit tombante, il me fut assez difficile de le suivre, il faisait très noir et ne pouvais distinguer aucun détail de la contrée où je me trouvais. J'apercevais, çà et là, des ombres qui avaient l'air de flotter mystérieusement au fond du vallon : je devinais que c'était des habitants de Guerguéti qui rentraient des champs ou des pâturages.

Les ténèbres devenant complètes, je ne voyais plus ni route ni sol, bientôt je me heurtais à la paroi d'un rocher; ne trouvant aucune issue, je fus forcé de dresser mon camp.

Après avoir dégagé un petit emplacement parmi les éboulis, je fixais ma tente dans l'obscurité, puis j'allumais ma petite lanterne; aussitôt, d'énormes chauves-souris m'assaillirent, j'eus alors le sentiment de me trouver tout près d'un mur ou d'une ruine haute et verticale.

Vers minuit, je fus réveillé par une lumière intense qui traversait le toit et les côtés de ma tente; je me levai brusquement, sautai dehors et m'aperçus que j'étais baigné par le plus pur clair de lune. Les nuages avaient disparu et le firmament était illuminé par des étoiles filantes et des météores, manifestations fréquentes dans ces parages, les nuits d'août.

Cette clarté me permit d'observer le mur qui m'avait barré le passage : c'était tout simplement les ruines d'une tour datant du moyen âge qui, autrefois, devait servir de refuge aux princes de Kazbek.

Le but de mon excursion était de déterminer l'altitude du glacier d'Ortzferi, mais je ne devais pas réussir, un fleuve glaciaire fortement grossi, m'en empêcha; il était parfaitement infranchissable

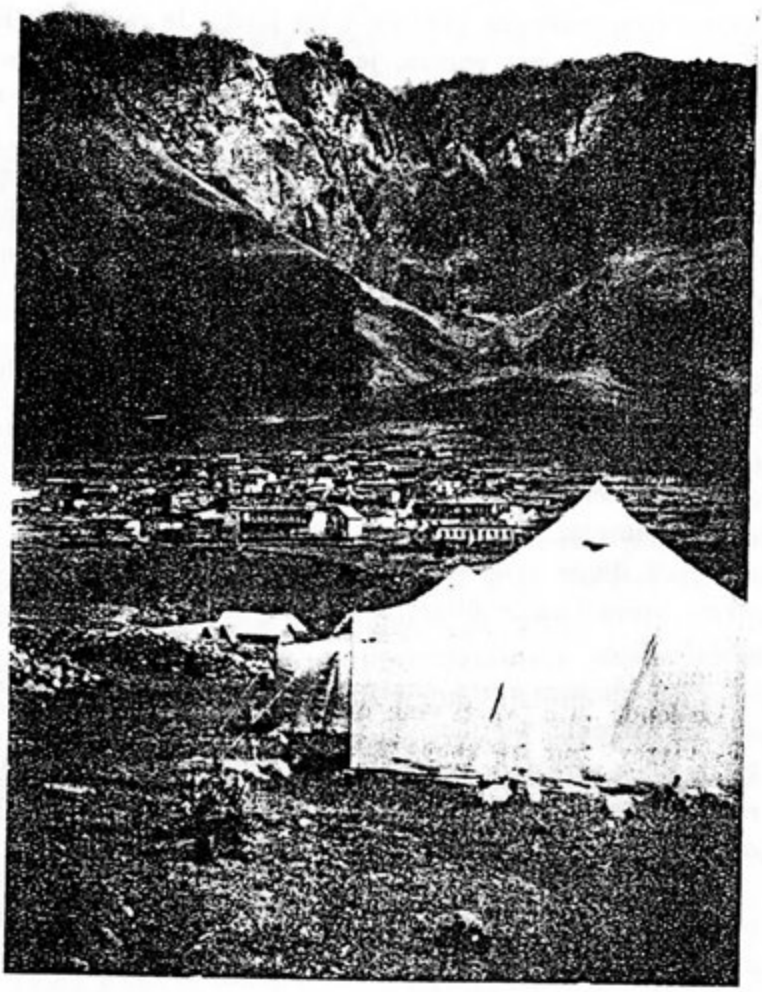
de grosses pierres d'un poids de 20 à 50 kilogrammes, amenées là pour construire un pont, ne semblaient pas dans le courant violent peser plus lourd qu'un morceau de bois mort. Je me mis à chercher un gué en montant le ravin et je crus bientôt l'avoir trouvé; je me déchaussais, relevais mes vêtements et tentais de traverser, mais des trous profonds, des remous violents, furent des obstacles aussi impraticables que dangereux et, de plus, des pierres coupantes me blessaient les pieds. Je revins au bord, mais je ne renonçais pas encore, je remis mes bottes et recommençais l'expérience, ce fut encore en vain, un courant glacé et rapide me faisait perdre l'équilibre; pour ne pas me noyer ou, tout au moins, ne pas risquer la perte complète de mes instruments et de mon équipement, je dus abandonner. J'avais parcouru environ un tiers du fleuve, je retournais donc, bien à contre-cœur, à mon point de départ.

Je dressais mon camp dans un petit pré, juste en face du glacier du mont Kazbek; il ne me restait plus qu'à relever la hauteur de la partie saillante de la moraine. Ce travail terminé, je préparais mon souper qui contenait exceptionnellement un petit oiseau, tué par hasard en cours de marche, supplément agréable à mes provisions décimées; la seule eau à ma disposition était celle du fleuve, elle était d'une couleur que l'on ne peut comparer qu'à du café, même après l'avoir filtrée à travers un drap, elle restait sale et sablonneuse.

Le lendemain, après une nuit froide et orageuse, ayant encore des vivres pour un jour, je décidais de ne pas encore rentrer à Kazbek, je pris donc un chemin le long du ravin, puis après avoir remonté un de ses affluents, je fis halte vers midi, à une altitude de 3.200 mètres.

Après le déjeuner, examinant les alentours et voyant quelques sommets autour de moi, je résolus de faire l'ascension du plus proche. Abandonnant là mon bagage, j'allais tout de suite à l'attaque bien que le temps fut de nouveau brumeux et orageux. En grimpant, la roche me donnait beaucoup de travail, car elle était dangereuse, cassante, sèche et dure, il fallait beaucoup de dextérité pour trouver un point d'appui. L'après-midi, vers 4 heures, j'atteignis le sommet fait de schistes gris; au centre se trouvaient quelques pierres rassemblées qui formaient un petit monument, un lambeau de linge contenant des inscriptions avait été posé là, quatre ans auparavant, par deux Russes qui y étaient venus. Ce point ne

porte ni nom, ni cote d'altitude dans les cartes topographiques; j'exécutais une mensuration hypsométrique et je vis que le sommet atteignait une hauteur de 2.403 mètres; puis, après avoir inscrit mon nom sous ceux des deux Russes, je continuais mon ascension, en gravissant deux autres points de la même arête, ceux-ci égale-



1. LE VILLAGE DE KAZBEK ET LES TENTES RUSSES.

ment sans nom et sans cote; ni témoins de pierres, ni inscription n'indiquaient qu'ils avaient été visités auparavant; j'érigeais sur chacun d'eux une pyramide de pierres, déposais deux notes d'ascension et notais les altitudes respectives qui étaient de 3.258 mètres et 3.543 mètres. Le premier est aussi formé de schistes gris et noirâtres, chez le second les schistes sont rouges.

Malgré le mauvais temps et l'heure tardive, je voulus tenter l'ascension du quatrième sommet, plus haut que les autres. Sans hésitation je m'élançais et j'eus la satisfaction de réussir après de nombreuses peines et de grands dangers qui sont les conséquences inévitables d'une telle entreprise.

La partie supérieure de ce dernier point est formée par un monolithe de 10 à 12 mètres de hauteur en schistes rouges; la cime du monolithe a, d'après mes instruments, une altitude de 3.701 mètres. Dans une niche au sud du monolithe, j'ai réuni quelques pierres, déposé une note d'ascension et nommé ce point, jusqu'à présent jamais visité et encore anonyme : *Tusse Casteret*, rendant ainsi hommage au célèbre découvreur de cavernes, le français Norbert Casteret.

La nuit tombant vite, il fallut me dépêcher de rentrer au camp, où je dus dresser ma tente sur un sol n'offrant pas la moindre surface plane. Cette nuit passée à l'altitude de 3.198 mètres et à la proximité immédiate des neiges éternelles, fut excessivement froide; dès minuit, il me fut impossible de dormir, la tente ballottée par le vent ressemblait davantage à un drap voltigeant au bout d'une corde qu'à un abri.

Malgré cette mauvaise nuit, je tentais le matin l'ascension du glacier d'Ortzféri, d'une altitude d'environ 4.000 mètres. J'attaquais pour la deuxième fois la *Tusse Casteret* jusqu'à la base du monolithe, mais arrivé là, une formidable tempête me surprit et me força à m'arrêter. Après une heure de halte, la neige me couvrait comme un linceul; pour ne pas périr de froid, je dus redescendre au dépôt principal de l'Opté-Kazbek. En regagnant cette base, j'escaladais dans des conditions assez mauvaises, un mont plus bas, également sans nom comme la plupart des monts caucasiens, mais ayant déjà été visité; son altitude est de 3.201 mètres, hauteur contrôlée par mes appareils et, le soir de ce même jour, je dressais mon camp de nouveau à l'Opté.

Point Byrd 3.285 mètres et Punta Dainelli 3.303 mètres.

Mes vivres commençant à s'épuiser et désirant obtenir d'autres résultats scientifiques avant leur disparition complète, je décidais d'exécuter une nouvelle et dernière entreprise sans tenir compte de l'état du temps.

Après m'être fixé le glacier de Dewdorak et ses environs, comme

région d'exploration, je quittais l'Opté sous le brouillard et la pluie et me rendis par la chaussée géorgienne, à Wladikawkaz, située à 8 kilomètres: de là, je gagnais la vallée de Kabach, près de Gwiléti. Après une heure de marche, une charrette caucasienne, occupée par deux Ingoushes, que je rencontrais, m'emmena jusqu'à Gwiléti, où les deux jeunes gens, évidemment flattés d'avoir été photogra-

2. LE BASSIN DE LA FONTAINE DE NARSANE.

phiés par moi, m'offrirent une cordiale hospitalité et un déjeuner composé de pain, de lait, fromage et beurre.

Non loin de la chaussée géorgienne se trouve un cimetière de la tribu d'Ingoushes de Gwiléti. Les ornements des tombeaux témoignent des rapports qui existent entre les Ingoushes, les Ossètes et les Géorgiens; les motifs décoratifs bien hétérogènes sont formés de symboles chrétiens-orientaux et musulmans, souvent même inspirés des deux à la fois.

Le glacier de Dewdorak, situé au-dessus de Gwiléti et de la gorge de Famara du Férek, a, d'après mes observations, une altitude de 1.592 mètres.

D'après mes prévisions, me basant sur des circonstances atmosphériques normales, je croyais pouvoir atteindre la pointe du

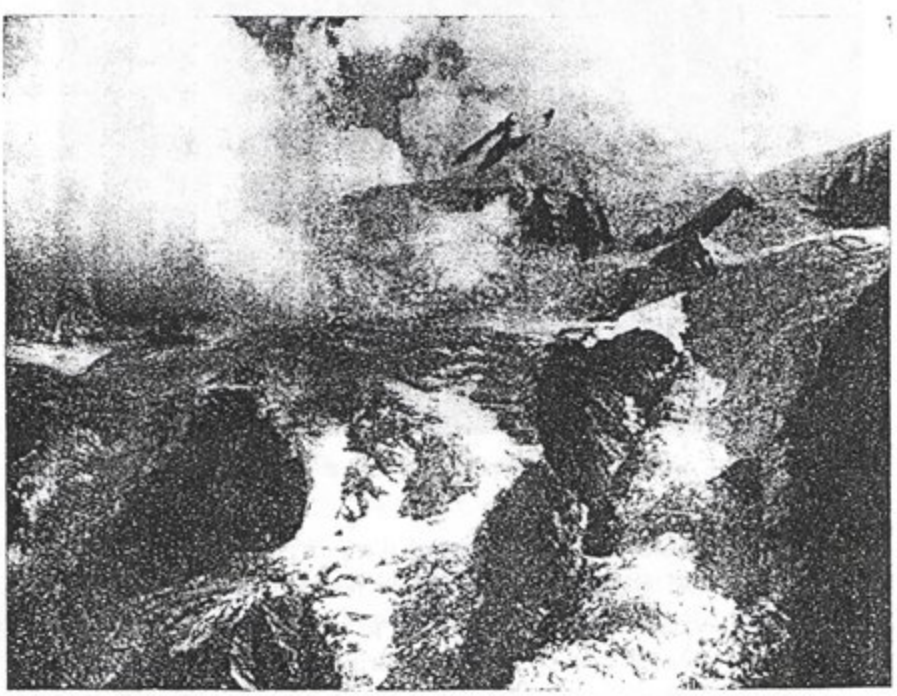
glacier peu après midi. Malheureusement, je n'y réussis pas ce jour-là, car le vallon d'Amilichka que j'empruntais, était inhabité et une végétation haute et humide m'arrêta; l'espérance d'obtenir par cette voie, le point du glacier, dut être abandonnée.

Après avoir consacré beaucoup de temps et de force pour remonter

3. MONT KAZBEK (5.048 m. ET LE GLACIER D'ORTZFÉRI.

le fleuve, je me trouvais au bord d'un ravin impraticable; la seule solution était d'essayer d'escalader les pentes, ce qui était extrêmement difficile et dangereux et je peux dire, sans exagération, que jamais pendant toutes mes entreprises du même genre, dans les Alpes, en Norvège, dans les Pyrénées et dans le Caucase, une ascension fut plus périlleuse. Une fois à mi-chemin, les parois devinrent

4. LES LACS DE MORAINE DE GWILÉTI, AU-DESSUS DE LA GORGE DE TAMARA.



5. MONT KAZBEK ET GLACIER DE DEWDORAK.

si lisses qu'il ne me fut plus possible de m'élever, mais je m'aperçus à ce moment-là, que la retraite était également impossible. Si je n'avais pas eu une corde qui me reliait au bas, je ne serais jamais revenu.

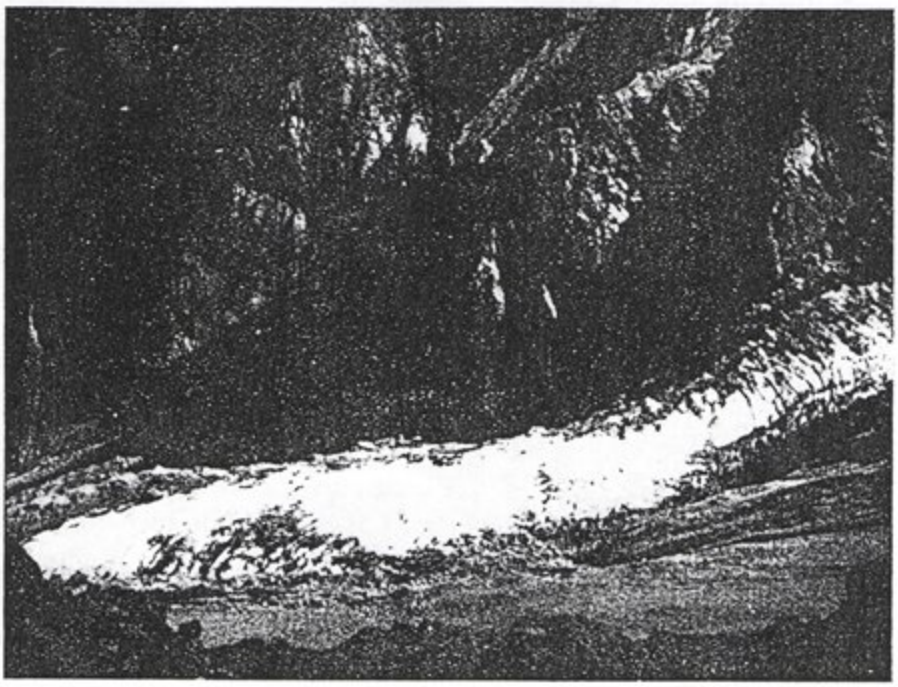
En tentant de forcer le passage par un autre endroit, après avoir agrandi une piste, sûrement celle d'un ours, je me trouvais dans un pré gigantesque dont la végétation de plus de 2 mètres de haut était pleine d'humidité; complètement trempé, épuisé, je dressais ma tente vers 6 heures du soir, sur une petite terrasse au-dessus du ravin, sans avoir atteint le sommet du glacier.

Cette nuit passée à une altitude de 2.323 mètres avec des vêtements entièrement mouillés et par un grand froid, fut sans une seule minute de sommeil. Après le lever du soleil, il fallut d'abord faire sécher mes vêtements, ce qui occasionna une perte de temps de plusieurs heures. C'est seulement vers midi, que je pus enfin, après une courte et périlleuse ascension, muni de chaussures à crampons, gagner le sommet; je m'y livrais alors aux opérations habituelles. Celles-ci faites à environ 70 mètres du sommet, donnèrent 2.356 mètres.

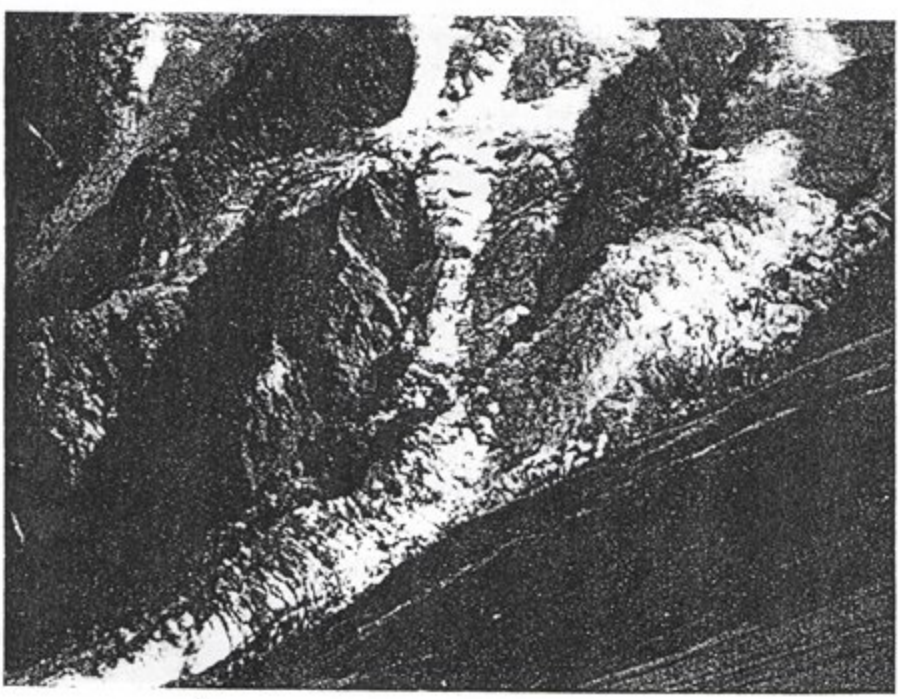
L'après-midi, je m'occupais à racommoder mes vêtements qui avaient forcément souffert au cours de l'escalade. Je relevais ensuite l'altitude du lac assez singulier de Scharchi (2.359 mètres), qui est alimenté par des sources sous-marines; la végétation qui l'entoure contient une telle abondance de grenouilles que je pus faire une chasse fructueuse, ce qui agrémenta fort mon ordinaire et me permit de prolonger mon séjour de vingt-quatre heures dans cette vallée inhabitée.

Cette dernière journée, passée dans la haute chaîne du Caucase Central, fut employée, d'abord à la mensuration hypsométrique du glacier d'Ardshikote, dont le sommet est inaccessible; après une escalade dangereuse, j'ai pu atteindre la hauteur de 2.745 mètres. Ensuite, je commençais à escalader, après être passé à travers les crevasses et les dangers du glacier de Dewdorak, une cime, visiblement le point culminant d'une arête latérale de la chaîne de Bart-Korté.

Après plusieurs heures de grimpage fatigant, j'atteignis le sommet, jamais encore visité et sans nom, ni cote; sa hauteur est de 3.285 mètres; j'érigeais un témoin de pierre, y déposais une note d'ascension et donnais à ce point le nom de Byrd, en l'honneur de l'explorateur polaire américain.



6. MONT KAZBEK ET GLACIER DE DEWDORAK.



7. MONT KAZBEK ET GLACIER DE DEWDORAK.

Mais cette arête n'était pas encore le point culminant, il y en avait encore une plus à l'est, c'est elle qui fut le dernier mont du Caucase Central escaladé par moi. J'ai trouvé une hauteur de 3.300 mètres; je lui donnais le nom de Punta Dainelli, en l'honneur du célèbre professeur Jiotto Dainelli de Florence.

Werner HEYBROCK.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS. — 1935.